

Cyril Debon

En 1884, Huysmans écrivait *À rebours*, roman dont le personnage principal, un antihéros au dandysme exacerbé, énumère méthodiquement les œuvres dont il souhaite s'entourer afin de consacrer son temps à leur étude. Dans cet ouvrage qui avoisine par moment le catalogue d'exposition, l'auteur interroge la notion de choix – à savoir ce qui mérite d'être préservé, mais également ce que les goûts et dégoûts du sujet révèlent de sa névrose. À l'instar du protagoniste, Cyril Debon collecte des œuvres d'art. Depuis qu'il a passé la porte de l'École d'Enseignement Supérieur d'Art de Bordeaux, ce jeune artiste amasse auprès de ses homologues diverses productions allant de la sculpture à la performance sur clef USB, en passant par le poème original. Des pièces du duo Deborah Bowmann, d'Alice Hauret-Labarthe ou encore de Teddy Coste figurent parmi ses acquisitions.

S'il n'en fait pas étalage, c'est qu'il les regroupe dans des pochettes surprises confectionnées par ses soins, à l'image de celles que l'on trouve en boulangerie disposées à proximité de la caisse, non loin des confiseries. L'univers enfantin, douce réminiscence, accompagné d'un humour malicieux, irrigue l'œuvre de l'artiste. Sur les contenants – de grandes toiles pliées en forme de cône –, il a peint à l'huile des scènes torrides, kitsch au possible. Pied de nez au soi-disant bon goût, elles proviennent d'illustrations de romans à l'eau de rose datant des années 1970-80. La peinture est naïve, ludique et colorée, les poses des sujets sont lascives : des couples enlacés sur le point de s'embrasser.

C'est d'ailleurs précisément cette temporalité suspendue, ce sur le point de, cette attente, qui donne forme au désir. Le caractère occultant de la pochette, générateur de fantasmes, induit un rapport singulier avec son acquéreur, prolongeant l'état d'expectative. Que dissimule le paquet ? Que recouvrent les vêtements ? Qu'advient-il après l'étreinte ? Lorsque le propriétaire de l'œuvre se décide à l'ouvrir, l'artiste vient tendre sur châssis la toile désormais dépourvue d'utilité. Une pièce nouvelle voit ainsi le jour. Mais le propriétaire de l'œuvre peut également reporter cet instant, comme il ferait avec une bonne bouteille de vin en phase de vieillissement.

En filigrane persiste cette affaire de valeur pécuniaire de l'art. Ce que contiennent les paquets, nul moyen de le savoir puisque l'artiste lui-même l'a oublié, déjouant ainsi toute estimation. Cyril Debon questionne la place de l'art dans la société un peu à la manière de William Copley. Ce dernier, artiste surréaliste, collectionneur et marchand d'art créait S.M.S. en 1968 : « Shit Must Stop » en référence aux critiques, directeurs de galeries et collectionneurs exerçant un pouvoir accru sur le monde de l'art. Il s'agit d'une série de portfolios accessible à un prix dérisoire, rassemblant des reproductions originales à échelle réduite d'œuvres d'artistes. Chaque enveloppe était envoyée par la poste directement aux abonnés, court-circuitant ainsi l'itinéraire conventionnel du marché de l'art.

Cyril Debon réalise également des objets domestiques qui s'intègrent au quotidien : porte-savons muraux et vaisselles en porcelaines. Les scènes reproduites sont cette fois dénichées sur le fond numérique Gallica : des gravures en noir et blanc datant des 18 et 19e siècles. Le topo benjaminien sur la circulation des images est à la source du processus artistique : déracinées de leur contexte, les représentations prennent un sens nouveau, à mi-chemin entre le pastiche et l'hommage. En 2016, l'artiste était invité à exposer au Musée d'Orsay une pochette surprise dont le portrait de la baronne Nathaniel de Rothschild figurait sur la toile : sujet désacralisé réduit au motif d'emballage. Le caractère burlesque concède à l'œuvre une dimension humoristique, chère à l'artiste.

En 2014, Cyril Debon brevetait le *Papier Canaille*, une invention destinée aux cancrs, aux indisciplinés, aux insoumis. Le papier, qui à première vue ressemble à celui des écoliers, est en réalité recouvert de lignes diagonales, de sorte qu'il est impossible d'écrire droit. Plus récemment, l'artiste concevait des canards en faïence à disposer en hauteur, auxquels étaient fixés des distributeurs de savon. Un visiteur inattentif pouvait ainsi quitter la salle d'exposition la tête pleine d'un liquide non identifié. Pour l'artiste à l'esprit fripon, c'est le plaisir de la transgression.

Indira Béraud, avril 2019.